

*Combats avec Méduse*, d'Emmanuel Terray, Paris, Galilée, coll.  
« Contemporanéités », 2011, 319 p.

Jean-François Thibault

Volume 32, numéro 3, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022597ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022597ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thibault, J.-F. (2013). Compte rendu de [*Combats avec Méduse*, d'Emmanuel Terray, Paris, Galilée, coll. « Contemporanéités », 2011, 319 p.] *Politique et Sociétés*, 32(3), 191–193. <https://doi.org/10.7202/1022597ar>

sociaux construits autour de nouveaux enjeux, détachés de la religion productiviste» (p. 131). Il apparaît alors que c'est bien par le réagencement historique du champ social que le droit se retrouve investi d'un rôle d'amplificateur et de catalyseur : il permet de rendre intelligible l'action collective qui acquiert, par une sémantisation juridique, le statut de problème social et, en même temps, il permet de réguler et d'établir en droit la résolution des conflits. Ainsi, « le juge ne se cantonne plus dans ces cas à la définition des implications juridiques de valeurs largement partagées, il agit comme un intellectuel organique, visant à surmonter des conflits, des crises hégémoniques que les élites politiques ont du mal à réduire » (p. 133).

Le second propose une contribution des plus stimulantes qui conjugue la pratique de la réflexivité et la théorisation épistémologique. Paye revient sur ces travaux antérieurs et reprend à son compte l'interrogation posée dans le cadre de l'École thématique du CNRS (Centre national de la recherche scientifique) dont est issue cette publication et visant à contrer la « relative faiblesse de la mobilisation intellectuelle des politologues sur l'objet 'droit', d'une part, cloisonnement des différentes communautés scientifiques confrontées aux phénomènes juridiques, d'autre part » (p. 12). Il résume bien comment penser et travailler le droit dans le cadre de l'analyse politique : « Le droit apparaît dans mes travaux comme le *produit*, le *cadre* et l'*enjeu* de processus de décision politique, eux-mêmes conçus comme processus d'*affrontement*, dans le contexte d'un certain *rapport de forces sociales et politiques*, entre des *projets de réforme juridique* développés par des *acteurs* dont l'*action* provient, produit et module à la marge des *représentations* du monde entretenant des liens avec des *doctrines* politiques » (p. 176) ; le droit comme révélateur des phénomènes sociaux et politiques donc.

L'ouvrage présenté ici – qu'il serait intéressant de relire à la lumière des débats qui ont marqué la décennie 1990, et sur lesquels revient à grands traits Dominique Schnapper dans la préface qui accompa-

gne cette nouvelle édition – constitue une proposition du plus grand intérêt pour la recherche en science politique, et ce, que l'on soit chercheur confirmé ou jeune chercheur. Non seulement parce que le droit fonde, en contexte néolibéral, au même titre que l'économie, la condition politique définissant un cadre d'appréhension du monde, déclinant une sémantique d'interprétation et de signification des rapports sociaux et transformant *in fine* l'objet même du discours porté par les acteurs, qu'il s'agisse des instances de production législative ou des instances de production militante, par exemple, mais aussi, et peut-être surtout, parce qu'il milite, directement ou en filigrane, pour l'adoption d'une véritable inter et multidisciplinarité de l'analyse politique qui soit moins une posture que les ministères de tutelle chérissent bien sur le papier pour mieux étancher les frontières disciplinaires *de facto* que l'objectif de fournir les clés de lecture du monde tel qu'il est pensé et pratiqué par les acteurs sur le terrain, bien loin des querelles de patronage académique.

Massimo Prearo

Université de La Rochelle  
massimo.prearo@univ-lr.fr

---

**Combats avec Méduse**, d'Emmanuel Terray, Paris, Galilée, coll. « Contemporanéités », 2011, 319 p.

*Combats avec Méduse* rassemble des textes issus de présentations orales, préparés pour diverses occasions et pour la plupart inédits, qui s'étalent sur près de 25 ans (de 1983 à 2007). Dans un court mais dense « Avant-propos », Emmanuel Terray tisse entre ces textes un lien avec Méduse, cette figure cardinale de la mythologie grecque, qu'il offre ici telle une clé permettant de déchiffrer sinon la parfaite cohérence d'ensemble des textes réunis, du moins l'unité bien réelle qui se dégage d'une appréciation des facettes changeantes du combat que les hommes ont sans cesse mené contre elle.

Méduse, rappelons-le, est l'une des trois sœurs Gorgones. Nées « au royaume de la nuit », vivant là où s'ouvrent les ténèbres de

la mort que nul ne connaît vraiment, incarnant l'horreur la plus totale et représentant ce qu'il y a de plus monstrueux, les trois Gorgones s'offrent, selon Jean-Pierre Vernant, qu'évoque Terray dans son « Avant-propos », comme le signe même de « ce qu'il y a de plus contraire à la nature humaine » (p. 11), comme cela même qui brouille systématiquement « les catégories que le monde organisé distingue » (p. 10). Contrairement à ses sœurs, Méduse est la seule à être mortelle, nourrissant ainsi pour les hommes l'espoir de parvenir à un jour écarter le danger qu'elle constitue. Aidé par les Dieux, Persée parviendra d'ailleurs à la décapiter. Pourtant, même morte, Méduse demeure dangereuse : en effet, un seul regard jeté sur elle transformera en pierre celui qui s'y sera aventuré. Ce que le mythe signale, pour Terray, c'est « la présence immémoriale » de cette figure qu'est Méduse et la méprise qu'il y a à tenter de désarmer « une fois pour toutes » le pouvoir foncièrement maléfique de cette tête (p. 11). Pour l'auteur, les efforts déployés pour en venir à bout se seront en effet le plus souvent révélés « pires que le mal » et les tentatives pour la réduire à l'impuissance ou encore pour parvenir à la maîtriser n'ont jamais réussi : « c'est jusqu'à présent Méduse qui est sortie victorieuse » (p. 12).

De tels combats sont-ils perdus d'avance ? Selon toute vraisemblance pour Terray, car ce dont il s'agit au fond, c'est de combats sans cesse recommencés contre cela même qui arrache les hommes à eux-mêmes, contre ce qui fait qu'ils « acquièrent », au contact de Méduse, « la dureté, l'insensibilité, la froideur du roc » (p. 11). Il s'agit ainsi de combats contre l'horreur et le monstrueux dans lesquels les hommes sont pour ainsi dire inexorablement plongés alors même qu'ils tentent d'y échapper et de s'en protéger.

Chacun des textes retenus par Terray, et il est tout à fait illusoire d'espérer en rendre intégralement compte ici, offre une variation sur ce thème. Contentons-nous d'évoquer quelques exemples. Celui de l'étranger qui sous des formes contrastées (hôte « lorsqu'il est amical » et ennemi « lorsqu'il est hostile ») apparaît comme

une « condition nécessaire à l'humanisation de l'être humain » (p. 21). Celui des projets du christianisme primitif, de l'essor de l'islam et du mouvement communiste international qui, au-delà de leur contenu respectif et de l'horizon particulier qui est le leur, partagent l'idée qu'une vérité serait fondatrice dont le caractère est « à la fois englobant et absolu » et qui, en soustrayant les hommes « à toute discussion », ouvrira la porte aux excès (p. 68). Celui des tentatives pour faire de la loi, de l'État de droit et du régime démocratique des remparts contre des actes de puissance, de conquête ou d'usurpation tyrannique qui nous rendent bien trop optimistes et nous font perdre de vue « qu'en matière de liberté rien n'est jamais acquis, et tout est toujours à recommencer » (p. 210). Celui du rapport entre histoire et mémoire et des risques qu'il y a à privilégier la mémoire, c'est-à-dire ce dont « nous n'avons rien d'autre que le témoignage » et qui fait qu'un jugement ne peut alors « reposer que sur la foi », aux dépens de l'histoire (p. 214). Celui enfin de l'opposition – du « duel » écrit l'auteur (p. 271) – entre nomades et sédentaires, qui, après avoir occupé le devant de la scène pendant des millénaires pour disparaître au seizième siècle, réapparaîtrait aujourd'hui sous la forme du migrant illégal développant un « contre-nomadisme du travail », faisant contrepoids au caractère nomade du capital financier (p. 283).

Tout à la fois, philosophe et anthropologue, mais aussi historien de la pensée et intellectuel profondément engagé dans divers combats, et tout particulièrement dans la cause des sans-papiers, Emmanuel Terray expose ici les linéaments d'une réflexion sur la politique qui renoue et relance sur de nouvelles pistes celle qu'il avait proposée dans un ouvrage intitulé *La politique dans la caverne* (Seuil, 1990) dans lequel il s'attachait aux penseurs de la Grèce antique, mais gardant en tête, comme il l'écrivait alors, un constant « souci du présent » (p. 12). Ce qui, dans ce précédent ouvrage comme dans celui-ci, frappe surtout au fil des pages, c'est la puissance des analyses que Terray offre à ses lecteurs. Ce qui frappe aussi, c'est la

finesse de ces analyses qui, pour couvrir un terrain proprement étourdissant, éclairent cependant d'une lumière crue notre présent et, parfois même, notre actualité la plus immédiate... sur laquelle planerait toujours la tête de Méduse.

Jean-François Thibault  
*Université de Moncton*  
 jean-francois.thibault@umoncton.ca

---

***La voix et la vertu. Variétés du perfectionnisme moral***, sous la dir. de Sandra Laugier, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Éthique et philosophie morale», 2010, 537 p.

Professeure à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne, Sandra Laugier a contribué activement au cours des vingt dernières années à introduire en France de nouveaux objets de réflexion inspirés notamment de la philosophie du langage ordinaire (Ludwig Wittgenstein, John Austin), de l'éthique particulariste (Iris Murdoch, Cora Diamond), de l'éthique féministe du care et du perfectionnisme moral. C'est à l'examen des différentes variétés de ce dernier que s'attachent les chercheurs réunis sous ses auspices dans *La voix et la vertu*. Avec cet ensemble, qui réunit 23 contributions issues d'époques, de disciplines et de lieux divers, Laugier prodigue une nouvelle preuve de son impressionnante capacité de rassemblement. Pour le lecteur qui hésiterait à entreprendre un parcours aux courbes nombreuses et au tracé parfois nébuleux, l'introduction générale fournit une clé de lecture qui a valeur de mise en garde: c'est la nature même de l'objet de l'enquête qui appelle la mobilisation d'une telle diversité d'approches. On apprend, en effet, que le perfectionnisme ne constitue pas une tradition ou une théorie proprement dite. Certes, il existe bien un corpus que le présent ouvrage contribue à restituer en proposant de nouvelles traductions (de «Confiance en soi» de Ralph Waldo Emerson et de «Vision et choix en morale» de Murdoch) ou des versions inédites («La philosophie comme éducation des adultes» de Pierre Hadot) de

certaines de ses textes-phares, La première partie du volume a pour vocation d'éclairer cette continuité souterraine qui va d'Emerson à Henry David Thoreau, jusqu'à Murdoch et Hadot (à qui l'ouvrage est dédié), et qui sous l'impulsion en particulier de Stanley Cavell (dont la philosophie imprègne et aiguille l'ensemble de l'ouvrage) a cherché à s'affirmer comme courant à part entière. Mais cette continuité – c'est l'un des principaux objectifs de l'ouvrage de le montrer – n'a cependant pas pour foyer une vision unique de la perfection, mais plutôt une tonalité commune dans la manière d'aborder l'exigence de transformation de soi. Pour le perfectionnisme, le bien ne s'énonce qu'en relation à une voix singulière. Vraisemblablement, c'est pour s'accorder à ce principe indissociablement individualiste et pluraliste que cet ouvrage convoque une telle multiplicité d'approches.

Dans le champ de la philosophie morale, le perfectionnisme bouscule les clivages traditionnels. En témoignent en premier lieu certains rapprochements examinés dans ce volume avec l'écosophie, la théorie des capacités, certaines variantes de la sociologie critique, le pragmatisme et les versions antiques et contemporaines du souci de soi. Témoigne également de la spécificité du perfectionnisme l'adoption de formes d'expression qui échappent aux frontières disciplinaires – d'où la troisième partie portant sur des œuvres littéraires (Jane Austen, Robert Musil, John Maxwell Coetzee) et cinématographiques (Arnaud Desplechin). Aussi l'identité du perfectionnisme se laisse-t-elle plus difficilement saisir que les courants utilitaristes, déontologiques ou de l'éthique de la vertu. Avec cette dernière, il dénonce les abus d'une théorie qui réduit indûment le champ moral à l'interrogation sur la justice de l'action ou du choix des individus. Le perfectionnisme déplace le curseur vers les dispositions, les manières ou les «textures d'être» (Murdoch) de l'individu, et s'interroge sur les moyens dont il dispose pour atteindre un état supérieur de soi. Au rebours de l'éthique de la vertu, cependant, l'exigence de perfectibilité mobilisée par le perfectionnisme ne suppose aucun modèle